

) (libre choix

CABINET ARTISTIQUE

présente

« Féminitude »

Œuvres sur papier de

Bernard LABRIQUE



Exposition du 08 au 24 avril 2011

Les vendredis, samedis et dimanches, même fériés,
de 14 heures à 20 heures

Rue Defacqz, 152 - 1060 Bruxelles - www.librechoix.be



Bernard Labrique est né le 09 septembre 1944 à Leuze-en-Hainaut en Belgique.

Après les prémisses d'une formation en architecture à l'Institut Saint-Luc de Bruxelles, il se forme, durant huit années, à toutes les disciplines de la communication à l'Ecole Supérieure des Techniques de Publicité et à l'Institut Supérieur de Marketing et de Publicité de Bruxelles.

Il commence sa carrière en entreprises avant de créer, en 1974, sa propre agence conseil sous le nom de « Bernard Labrique Communications ». Durant trente années, il a géré et animé de très grandes marques belges et internationales avec une fidélité et une passion exceptionnelles. Un dévouement quasi religieux. Son credo s'appuyait sur la recherche infaillible de l'excellence et de l'action juste. Celle qui flirte avec l'évidence et cultive le goût de toucher et de rejoindre l'essentiel. Ce sera au travers de l'art de la publicité que les qualités fondamentales de Bernard Labrique en tant qu'artiste s'affirmeront et confirmeront sa personnalité: puissance d'évocation, sûreté de la gestuelle, vision synthétique et quête de l'essentiel relié à la source de l'élan créateur.

La vie et l'œuvre de Bernard Labrique s'apparentent à une balade amoureuse conjugée au féminin pluriel. La Femme éternelle fascine l'homme et l'artiste. Elle devient son insatiable source d'inspiration, sa muse absolue, son orient, son souffle de vie.

L'art du « geste juste » exprime toute sa quête. Celle de saisir la pureté de l'élan créateur qui jaillit pour libérer sa source d'énergie vitale et son émotion primordiale. L'artiste capte l'essentiel en quelques traits ou coups de pinceau. Sans aucun détour.

Ne privilégiant aucune technique, le travail artistique de Bernard Labrique peut se lire comme un tout, un ensemble cohérent, une synthèse de recherches graphiques sans cesse renouvelées.

La singularité de l'artiste consiste à mettre en œuvre des processus de création et de transformation basés sur le souffle, l'influx et la maîtrise du spontané. Le geste dynamique propulsé dans la force du mouvement créateur en connexion avec l'énergie vitale permet d'entrer en relation avec l'espace intérieur de l'artiste. Comme l'expression de son être authentique et originel. En déliant le geste, on trouve une écriture et un langage plastique très personnels qui sont sa signature.

Bernard Labrique aimait les ambiances d'atelier et fréquentât avec assiduité les Académies des Beaux-Arts de Bruxelles, d'Ixelles, de Saint-Gilles et de Boitsfort dans les classes de dessin et de modèle vivant et dans les dernières années de sa vie, l'atelier de sculpture de Philippe Desomberg à l'Ecole des Arts de Braine l'Alleud. Dans sa quête du « geste juste », il rencontra aussi la technique du sumi-e avec l'artiste Alain Bonnefoit et se forma à la calligraphie japonaise sous l'enseignement de Maître Kyoko Machida. Son individualité se démarque immédiatement. Ses dessins, hors-normes académiques, frappent la conscience.

Bernard Labrique a rejoint l'Ame universelle des artistes le 12 juin 2006 avec encore tant de rêves inassouvis. Son œuvre se perpétue aujourd'hui, notamment, via le site internet qui est consacré à son œuvre : www.bernardlabrique.net

Les dessins réalisés dans la décennie 1990-2000 s'articulent autour de variations au fusain et à l'encre dont l'artiste explore toutes les facettes et les variétés de nuance dans un trait direct, ample, fort et synthétique. Parfaitement accompli.

Loin d'une figuration réaliste, la suggestion conduit à l'évocation. Le sujet se livre dans l'immédiateté. Sans aucun détour. Le style du « Penseur » traduit un langage plastique proche des grands dessinateurs cubistes. Sans aucune intention d'emprunt ou d'appropriation, il s'agit plutôt d'une proximité de sensibilité et de recherche artistique.

Très rapidement, la « Femme » s'impose comme source unique d'inspiration. L'expression cubiste et synthétique du début évolue vers l'expressionnisme.

Dans la série des « Grosses », l'artiste affectionne les femmes bien en chair, sensuelles et généreuses, aux courbes rondes. Le geste devient caresse, douce et attentionnée. Les déformations des corps invitent à sonder et à pénétrer l'imaginaire de l'artiste. Plénitude formelle, présence imposante de la femme épanouie, libre d'exposer son corps à un regard de convoitise.

Le trait fluide et continu épouse la volupté du corps en un seul souffle. Comme pour mieux révéler, sans pudeur, l'émergence d'un désir sublimé courant sur la feuille comme la main de l'artiste sur le corps de la femme imaginée et rêvée. La ligne n'hésite pas. Eloquente. Amoureuse.

D'un seul geste, l'artiste établit une confrontation, installe un dialogue intime, possessif et provoquant. La femme occupe tout l'espace, toute la feuille de papier comme elle occupe tout l'espace intérieur de l'artiste. Le duel était-il équilibré ? La question reste ouverte et posée pour l'éternité.

L'univers féminin des « Années Dessins » s'inscrit dans un monde en noir et blanc. Quelques touches chromatiques ou le choix d'une monochromie entrouvre une dialectique naissante avec la couleur. Quand elle apparaît, elle n'a encore que très peu la parole.

Il faudra que l'artiste puise à la source de sa créativité dans un esprit de découverte des possibilités infinies de l'encre et du pinceau. D'anecdotique en ses débuts, la couleur deviendra signifiante.

Les lavis. Sous la magie du pinceau et de la souplesse de la technique du lavis, la forme se dilate, s'étale, s'épaissit, épouse un contenu.

Dès le début des années 2000, l'introduction de l'encre comme vecteur d'énergie se joue d'une nouvelle inter-relation entre la profondeur et la fluidité.

L'artiste laisse ses mains libres d'exécuter des signes et de laisser les couleurs se diluer sur le papier. Par un défoulement énergétique et une création spontanée, il produit une trace colorée et libérée.

L'artiste s'amuse de la magie de l'instant et de l'alchimie du mélange de l'eau à la couleur. La femme surgit au gré d'une dilution subtile pour s'épanouir loin de toute contrainte formelle.

Les peintures. La forme s'épure, se densifie, se concentre, se tourne vers l'abstraction et l'essence du sujet. Celui-ci devient symbole, épure, jeu plastique, écriture.

La découverte et l'apprentissage de la calligraphie japonaise introduit deux éléments neufs et révélateurs dans la libération du geste. La brosse et le pinceau chinois, comme nouveaux outils, qui modèlent la forme. Le pinceau livre autre chose, quelque chose donné dans l'instant. Une vitesse s'impose qui dépasse l'artiste lui-même.

Dans les années 2001-2004, la Femme devient « signe ». Le coup de pinceau est plein, rapide, fort. Signifiant gestuel et essentiel. Signifié nourri d'un lien de plus en plus étroit et proche de l'acte créateur. Son souci est de peindre ce qui a une forme mais sans la décrire. Plutôt lui conférer des sensations, lui donner un monde palpable et sensible. La forme doit dépasser le langage formaliste et regagner l'image. La réalité devient image mentale et acquiert sa structure par l'intermédiaire de la sensation. L'artiste s'en donne à 'corps' joie. On assiste à une danse animée, vibrante, exubérante, joyeusement colorée. La composition bouge et éclate le cadre strict en zooms originaux donnant un supplément de présence et de sens. L'anatomie féminine devient pure émotion, impression sensorielle.

L'univers de Bernard Labrique se peuple de silhouettes féminines, obsédantes, répétitives. A chaque fois la même et à chaque fois une autre. L'artiste compose son ode amoureuse comme un collectionneur. Il sublime la capture, la possession immédiate. Une démarche gourmande transcendée par la beauté du geste, la douceur de la caresse du pinceau. La femme consentante se laisse prendre avec bonheur.

Un retrait calculé par rapport à l'assemblée, une économie de propos, mais un regard pétillant, volontiers malicieux, un sourire charmeur transparaisaient dans le nuage de sa Gauloise sans filtre. Il écoutait beaucoup; il pratiquait volontiers le raccourci verbal. Ces signes qui auraient dû tenir le partenaire à distance étaient compensés par des manifestations d'humour incisives parfois, soudaines toujours.

Une gentillesse spontanée dans l'accueil; des mouvements empreints d'une élégance naturelle traduisaient une sorte de modestie orgueilleuse. Cette « allure » donnait à sa présence un style personnel.

Il inspirait confiance et sympathie.

L'on ne ferait pour autant pas l'économie de la complexité de l'homme qui, artiste, ne se satisfaisait que rarement du rendu de son dernier coup de fusain ou de pinceau.

Maintes fois, il lui fut dit que son œuvre devait être révélée au public dans les galeries, les lieux où il est convenu que l'Art se dévoile...

Il préférerait au contraire cent fois remettre sur le métier son ouvrage.

Très tôt, il fut séduit par les Alexandre Archipenko, Joseph Csaky, Lipchitz ou encore Ossip Zadkine et ses « profils contrariés ». Quatre sculpteurs.

Il campa la Femme au centre de son œuvre. Il n'a cessé de lui rendre hommage.

Cette saine et franche sensualité de l'esprit des formes, unie à un appétit insatiable pour la déclinaison des compositions, a culminé en dessin dans une orchestration d'éléments convexes et concaves dotant chaque dessin d'une vie propre.

Cette connaissance, son amour du « sujet », l'ont éloigné du piège de l'anecdote ; il ne s'est jamais plié au confort de l'allégorie.

Bernard Labrique était de ceux pour qui, en peinture « moins est plus ». Raison pour laquelle, il était, plus que la moyenne, attentif à « calibrer » au plus juste son trait. Il ne pratiquait pas le repentir. C'était sa part d'Apollinien.

Dionysiaque, il l'était au demeurant quand il donnait à son modèle un accent imprévu ; quand c'était l'ombre –ou la couleur- et non le contour, qui attiraient le regard sur la pose ou le mouvement suggéré.

Au tournant du siècle, Bernard Labrique découvrait que le travail pictural qui le menait systématiquement vers le rendu de vides et des creux, l'invitait à appréhender la troisième dimension. Décidément, celle-ci ferait partie de son voyage.

A l'instar d'un Henri Laurens, les rondeurs du corps féminin, les courbes et orbes très amplifiées, allaient être scandées par des accents et rythmes d'une nature nouvelle.

Ils furent bien trop brutalement interrompus.

Comme l'Ode poétique qu'il n'avait jamais cessé de chanter à son Modèle.

Michel Van Lierde



Dessin au bambou



Peinture sur papier



Peinture sur papier



Peinture sur papier

Page suivante : Dessin au fusain

